

vivacité de son esprit, relevée par la candeur de l'enfance, attiraient autour d'elle un cercle d'auditeurs bienveillants et charmés." "La faveur des Muses, lui écrivait un de ses admirateurs, fut pour toi un héritage domestique; tu sugas l'amour de la poésie avec le lait qui te nourrit, et, par un mystère divin tu puisas à la même source la vie de l'esprit et celle du corps."

Olympia Morata, tout en se livrant avec enthousiasme à la culture des lettres, ne méprisait pas les soins du modeste intérieur dans lequel elle avait reçu le jour. Mais, on ne peut se le dissimuler, c'était pour elle une tâche ingrate, à laquelle elle aurait bien aimé à se soustraire; elle aurait voulu se consacrer sans réserve à l'étude, se familiariser de plus en plus avec les poètes, dont elle commençait à bégayer les accents et s'abreuver à longs traits à ces sources de l'antiquité classique. Ses vœux se réalisèrent bientôt. Laissons parler M. Bonnet là-dessus.

"L'éducation d'Anne d'Este, dit-il, fille aînée de la duchesse de Ferrare, était alors le sujet des plus actives sollicitudes de sa mère. Jalouse de développer, par de savantes leçons, l'esprit distingué de sa fille, Renée avait réclamé le concours des maîtres les plus habiles. Ils s'étaient rendus avec empressement à cet appel. Anne, initiée par leurs soins au secret des langues grecque et latine, comme aux délicatesses de la langue Italienne, répondait dignement aux espérances qu'elle avait fait naître. A l'âge où les enfants connaissent à peine l'idiome maternel, elle récitait des fragments choisis de Demosthène et de Cicéron; elle traduisait les fables d'Esopé. Il ne manquait à ses études brillantes, mais solitaires, qu'une compagne destinée à les partager, en accélérant les progrès de la princesse, par une émulation voilée d'amitié. Renée avait souvent entendu parler de la fille de Morato; peut-être l'avait-elle vue: ce fut sur elle qu'elle jeta les yeux, pour en faire la compagne et l'amie de sa fille."

"Ce choix si flatteur parut moins une distinction à Olympia, qu'une délivrance. Elle soupirait, sans oser peut-être se l'avouer elle-même, après les loisirs d'une vie privilégiée, dont toutes les heures seraient vouées au culte des lettres; et, par un concours de circonstances inattendues, la barrière qui semblait la séparer à jamais de la réalisation de ce rêve, venait de s'abaisser. Elle pourrait désormais se livrer à ses méditations favorites, acquérir chaque jour des connaissances nouvelles, obéir en même temps à ses inclinations et à ses devoirs." Cependant en se rendant à la cour, Olympia ne se séparait pas de son père, qui le premier avait travaillé au développement de cette belle intelligence. Il conserva le privilège de l'instruire dans le palais du duc, où ses talents lui avaient attiré une distinction si flatteuse.

Olympia, plus âgée de cinq ans que la fille de Renée, prenait l'initiative dans cette éducation en commun et en aidant à sa compagne, nous pouvons même dire son élève, elle faisait de rapides progrès dans ses études de prédilection.

"La fille de Fulvio Morato touchait à sa seizième année, et ses talents allaient emprunter un plus vif éclat à cet âge d'enthousiasme et de rêverie. L'étude des anciens, l'admiration de leur génie, le culte presque religieux de leurs beautés, avaient été l'aliment de son enfance élevée dans l'obscurité de la maison paternelle, de son adolescence écoulée à la cour. Ses premiers essais poétiques furent l'inspiration de sa jeunesse. Un seul fragment de cette époque de sa vie a été conservé jusqu'à nous. C'est un hymne

grec, qui semble détaché de la couronne brillante de l'Anthologie. On y retrouve la trace des sentiments qui avaient agité la destinée précoce d'Olympia, de cette lutte entre l'idéal et la réalité dont elle avait un instant connu les douleurs. Mais son choix est désormais accompli, et le chant de sa délivrance n'est qu'une profession de poésie dans la langue de Pindare et de Sapho."

Mais ces jouissances toutes intellectuelles ne pouvaient désaltérer son âme, avide de paix et de bonheur. Elle faisait l'expérience des vanités de tout ce qui est terrestre et sentait le besoin de rattacher son existence fugitive à un monde permanent et éternel, où la félicité fût à la fois réelle et pure. Elle n'ignorait pas complètement le chemin du salut; dans la société de son père elle en avait appris quelque chose, car celui-ci, quelques années avant sa mort, professa les doctrines de l'Évangile. Mais son cœur n'était pas encore gagné à la vérité.

"Elle se détachait chaque jour davantage de l'Eglise, dans le sein de laquelle elle était née, sans entrevoir encore, au-delà de ses doutes, les dogmes nouveaux sur lesquels devait se réédifier sa foi. Cette crise dura plusieurs années." "Elle étudiait les livres des philosophes, dont les systèmes ne pouvaient éclairer les obscurités de son esprit. Elle lisait parfois la parole sainte; mais elle fermait bientôt ce livre, dont les doctrines inaccessibles aux seules forces de la raison semblent dérober leurs secrets aux sages, pour les révéler à la simplicité de l'enfant. Le séjour d'une cour brillante, qui de bonne heure avait favorisé le développement de ses facultés, devait devenir un piège pour elle, à mesure que les besoins sérieux de son âme réclamaient plus impérieusement une satisfaction. La multiplicité des objets dont elle était occupée, la séduction des louanges, l'entraînement des fêtes et des plaisirs détournaient sa pensée des graves problèmes de la religion, pour l'y laisser retomber ensuite avec les tristesses du découragement ou les anxiétés du doute."

Mais le Seigneur avait des desseins de miséricorde à son égard et devait pour gagner son cœur lui donner de sévères leçons à l'école du malheur.

La mort de son père en 1548 et bientôt sa disgrâce à la cour, à la suite de propos calomnieux répandus avec art sur son compte, la jetèrent dans la plus amère affliction. Elle a décrit elle-même son humiliation et sa douleur profonde: "Après la mort, ou plutôt après le départ de mon père, je restai seule, trahie, abandonnée de ceux qui devaient me servir de soutien, exposée aux plus injustes traitements. Mes sœurs partagèrent mon sort, et ne recueillirent qu'ingratitude, en retour de tant de dévouement et de bons services durant tant d'années. Vous ne pourriez vous imaginer quelle fut alors mon désespoir! Personne, d'entre ceux que nous appelions autrefois nos amis, n'osait nous témoigner de l'intérêt; et nous étions plongés dans un abîme si profond, qu'il paraissait impossible que nous en fussions jamais retirés."

C'est de ces "lieux profonds" qu'elle invoqua l'Eternel, dont elle éprouva bientôt les douces consolations et la grâce qui fait triompher de tout. Elle s'abandonna à lui, et trouva dans le Sauveur, que son amour infini a donné à notre pauvre humanité, la paix qui surpasse toute intelligence. Dès lors commence pour elle une nouvelle vie ou pour mieux dire la vraie vie. Nous y consacrerons un second article.